

MARINA-CLAIRE SICCARDI

UNE SEULE
BONNE RAISON

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 979-1-04250-477-9

Dépôt légal : avril 2024

Ce matin, Agathe dormirait bien encore un peu. La nuit n'a pas suffi à atténuer la fatigue de la veille. Une fois encore, comme chaque dimanche depuis quelques mois, une invitation au farniente la séduit assez pour ne pas craindre de rester au lit une heure de plus. Mais, elle ne sait pas encore ce qui l'attend.

Agathe est une trentenaire dynamique et pleine de vitalité, que rien ne décourage. Véritable femme moderne, combative dans l'âme et au premier abord invincible, elle incarne la réussite professionnelle. Elle est plutôt fière de son ascension sociale et du poste qu'elle occupe au service du commissariat des armées. Cadre civil, elle est cheffe de bureau du personnel et encadre une équipe de dix personnes.

La veille au soir, elle est rentrée tard. Très tard. Une fois de plus. Peut-être une fois de trop. Il est presque vingt-deux heures. Elle a l'habitude, cela ne la choque pas plus que ça. Elle devait préparer une réunion avec son chef, un lieutenant-colonel. Évidemment et comme toujours, cela ne pouvait pas attendre. Faute de trouver une justification crédible et objective, elle préfère reconnaître le caractère urgent de cette réunion, pour éviter tout sentiment de culpabilité vis-à-vis de Paul, son mari, l'homme de sa vie. C'est aussi un moyen pour elle, de croire que tout va bien.

Comme souvent, son chef lui a confié le mois dernier un nouveau dossier sur la déflation des effectifs. Un de plus qui vient s'ajouter à sa longue liste et qu'elle ne pourra pas traiter de toute évidence, dans des conditions normales au vu de son emploi du temps déjà très chargé. Sans état d'âme et avec une pointe d'autorité, il lui fait comprendre clairement que le dossier est urgent, que les délais sont très tendus et qu'il doit le présenter en haut lieu le plus tôt possible. Autant dire, qu'il ne lui laisse pas vraiment le choix de refuser, ni de négocier

quoi que ce soit. Bref, elle a accepté sans discuter de se soumettre une fois de plus, à son injonction.

Ce soir-là comme tous les soirs, dans leur appartement haussmannien situé dans le dix-septième arrondissement rue Tocqueville, Paul à force d'attendre Agathe, s'est avachi dans leur grand canapé velours. Il s'est accoudé confortablement avec un verre de rhum à la main.

On peut dire, que les derniers temps, il passe toutes ses soirées en célibataire, le cœur désœuvré. Il est seul avec lui-même, dans ce maudit canapé, à regarder sans conviction une série ou un documentaire. À vrai dire, il commence à s'ennuyer de cette solitude, qui devient de plus en plus envahissante, de plus en plus pesante, de plus en plus dérangeante. Il ne sait plus trop pourquoi, il attend Agathe. Il ne remet pas en cause, qu'elle soit investie autant dans son travail. Il le comprend très bien. Le problème n'est pas là. Sa place, elle l'a gagnée, comme elle aime souvent à lui dire, sans qu'il l'oblige par ailleurs à se justifier. Mais, au-delà de ce constat, il commence à ressentir une sorte de lassitude dans son couple.

Agathe a gravi les échelons, au prix de sacrifices. Pendant des années, elle a passé des nuits à bûcher ses cours pour préparer des examens et des concours administratifs, le dernier en date celui d'attaché principal, qu'elle vient de réussir. Ses cours à distance, sont devenus un rituel quotidien, presque une obsession, comme pour éviter une malédiction, comme si elle n'avait pas d'autre choix pour accéder au Graal. Même si certains soirs pendant les périodes de préparation, elle n'en peut plus, elle s'oblige quand même à relire au moins ses cours, juste pour se donner bonne conscience. Pour rien au monde elle n'échapperait à cette discipline de fer, qu'elle s'impose, qu'elle s'inflige. La course aux concours est perpétuellement une mise à l'épreuve. Elle a une telle soif de reconnaissance, qu'elle s'oblige obstinément à étudier comme une damnée, sans en prendre réellement conscience. Elle est prête à en payer le prix, même si elle n'en mesure pas véritablement les effets, ni les conséquences.

Pour l'heure, elle ne se pose pas trop de questions. Mais, elle sait dans son for intérieur, que son investissement

au travail devient de plus en plus chronophage. Entre ses concours et son emploi à plein temps, elle n'a plus beaucoup d'espace pour Paul, et pour le reste non plus d'ailleurs. Depuis sa nomination récente au poste de cheffe de bureau, elle est encore plus accaparée. On lui confie plus de dossiers sensibles ; le management de ses équipes composées de civils et de militaires lui demande beaucoup d'énergie entre les entretiens individuels, les réunions d'information, les réunions de travail, les sollicitations diverses et variées ; elle organise de plus en plus de réunions ; dans la foulée, elle doit rédiger dans un temps record une multitude de comptes-rendus ; sans compter qu'elle doit en permanence optimiser les coûts dans tous les domaines. Malgré cet inventaire dont la liste n'est pas exhaustive, elle semble toutefois accepter la situation ; sauf que depuis peu, elle commence à douter de sa capacité à tenir le choc dans ces conditions.

La preuve en est que ces derniers jours, dans une sorte de confusion, elle ne paraît plus avoir autant de conviction dans tout ce qu'elle entreprend. Pour autant, pour quelles raisons, devrait-elle croire que son investissement professionnel revêtirait moins de sens ? Elle n'arrive pas à mettre des mots dessus, mais elle éprouve une sorte de malaise, lorsqu'elle y pense. Pour l'instant, elle ne veut pas en faire part à Paul. Cela supposerait qu'elle renonce à son propre point de vue, qu'elle a toujours défendu sur la question, et qu'elle remette en cause tout ce en quoi elle croit. Elle pense aussi qu'une simple discussion avec Paul ne fera pas avancer le débat. De même qu'elle ne sait pas du tout par quel moyen, elle pourrait engager sereinement la conversation. Elle évite alors pour le moment le sujet, pour qu'il ne devienne pas une source de contrariété. Cela ne servirait à rien, juste à secouer des sentiments qu'elle ne veut pas froisser. Elle préfère adopter une position d'évitement, voire de déni. C'est plus simple et plus facile.

De toute façon l'heure n'est pas au questionnement, elle préfère se concentrer sur son dernier dossier qui représente un enjeu en matière d'effectif au niveau des bases de défense. Pour ce type de dossiers complexes, elle possède toutes les

qualités : de la rigueur, de la réserve et une parfaite neutralité. À des fins d'obligation de résultat, sa hiérarchie lui confie souvent le pilotage de ces dossiers. Mais, en dehors de ce rôle de pilote, elle n'a pas réellement la main dessus. Pour tout dire, elle n'a pas du tout la main dessus. Elle ne décide de rien. Elle doit suivre, faire respecter et appliquer les directives liées dans le cas présent, à la compression des effectifs. Cela relève de sa responsabilité. Pour le reste, elle ne peut prendre aucune initiative, on ne lui demande pas son avis. Tout est ficelé, encadré, doctriné, cadenassé. Il lui est impossible d'échapper à ce système qui ne lui convient finalement pas toujours. Elle commence à se sentir étreinte, presque prisonnière dans ce rôle.

Contrairement à ce qu'elle avait imaginé, son ascension au service du commissariat des Armées ne lui donne pas toutes les clefs pour s'épanouir professionnellement. Son quotidien s'apparente plutôt à une succession de répétitions d'actes de gestion, de contrôles, de vérifications avec la sensation désagréable de ne pas jouer un rôle déterminant dans les prises de décision, malgré sa position de cadre civil. En somme, elle exécute ce qu'on lui ordonne de faire, gère une équipe sous tous ses aspects, fait respecter l'application des modes opératoires, garantit le respect des délais.

En outre, par manque de moyens, elle croule sous les dossiers qui s'empilent méthodiquement et inexorablement. En retour, sa hiérarchie ne la soutient même pas lorsque le besoin pourrait se faire sentir, lorsqu'elle est au bord de l'implosion. Elle pensait au moins qu'avec l'expérience, les rapports évolueraient et qu'elle aurait davantage de crédit vis-à-vis de sa hiérarchie. Or avec les années, elle s'aperçoit que face à un personnel militaire haut gradé, elle ne fait pas le poids et elle ne le fera jamais. La valeur de sa parole s'efface ipso facto. Ce constat assez amer qu'elle n'ose pas encore s'avouer clairement, fait naître en elle des frustrations qui s'infiltrèrent insidieusement dans ses pensées, sans qu'elle ne sache comment les endiguer et pourquoi elles prennent de plus en plus de place.

Les mois passent et, dans ce contexte professionnel très tendu, elle peine à réaliser qu'elle n'a plus le temps de prendre le temps, plus le temps pour réfléchir, pour prendre du recul. Elle doit de plus en plus agir dans l'urgence avec de moins en moins de moyens. Il est plus question de deadline, de rationalisation, d'optimisation, de suppression, de restriction budgétaire, que de la valorisation du personnel. Pour couronner le tout, elle travaille dans un univers masculin, pour ne pas dire macho. Du coup, elle ne sait plus vraiment, quelle est sa place et ce qu'elle en attend. Ses repères se brouillent.

Elle n'avait pas imaginé enfin qu'en ayant plus de responsabilités, elle allait en plus se confronter à des compromis, qui lui laissent une impression étrange, celle de s'enliser tout doucement dans la vase, avec la désagréable sensation de ne pas pouvoir s'en débarrasser. Elle commence à comprendre qu'elle s'est enfermée finalement dans ses propres choix et qu'elle n'a aucune marge de manœuvre, pour en sortir.

Alors face à ce dilemme, pour lequel elle n'a pas de solution, elle se contente dans une forme de renoncement, d'appliquer les directives et de se soumettre aux injonctions. Comme elle a l'habitude de le faire, comme si plus rien n'était possible.

À presque trente-trois ans et l'esprit de plus en plus embarrassé par ses contradictions, ses illusions commencent à laisser place au désenchantement. Elle sait ce qu'en pense Paul. Elle sait qu'à sa place, il ne laisserait pas faire les choses. Il bataillerait coûte que coûte pour éviter une éventuelle dérive. Agathe comprend la position de Paul. Elle aimerait très justement avoir sa force et son tempérament. Mais, elle n'a pas son caractère. Elle n'est pas forcément à l'aise dans ses rapports avec la hiérarchie. Elle n'aime pas les confrontations, les oppositions et fera tout pour les contourner, pour ne pas se mettre en difficulté. Sans doute craint-elle de ne pas être à la hauteur ? Aurait-elle le syndrome de l'imposteur ?

Ce qu'elle aime chez Paul, c'est son caractère pragmatique, sa détermination et sa capacité à ne pas renoncer, lorsqu'il doit faire face à l'adversité. Avec son cœur d'homme habité par de réconfortantes qualités, il réussit toujours à entrevoir des possibles, même lorsque le monde décide parfois de revêtir une sorte de gravité.

Aujourd'hui dimanche est un jour où, en général, il est bon de flâner. Mais depuis quelques mois, il flotte une négligence dans les humeurs, une vie conjugale plus fade, un sentiment curieux où la confiance pourrait bien s'effiloche à force de silence, de sentiments étouffés, à force de croire que tout va bien, lorsque rien ne va plus.

Ce matin Agathe est particulièrement fatiguée. Son corps lourd, encore emmêlé d'un sommeil qui vient à peine de s'éteindre, l'empêche de se mouvoir comme elle le voudrait. Pour échapper à la lumière du jour, elle reste un moment sous les draps. Son esprit engourdi, ne sachant quoi penser de la nuit qui vient de passer, déserte toutes les intentions qui l'aideraient à prendre conscience du jour qui se profile. Malgré l'absence d'envie, s'oblige-t-elle au bout d'un moment, à se

lever pour rejoindre Paul, qui doit prendre déjà son petit déjeuner. Mais avant, elle pose sa main instinctivement à la place de Paul. Elle remarque que les draps sont froids. Il est sans doute déjà tard. Paul a dû se lever depuis un bon moment. Elle ne l'a pas entendu, elle devait dormir profondément. Ce n'est pas la première fois, qu'elle se lève après lui. Elle n'est pas du tout inquiète, d'autant qu'il est par nature matinal.

Vraisemblablement, il se prépare ou il prend son petit déjeuner, même si tout paraît calme dans l'appartement. Elle l'appelle dans une apparente énergie. Pour des raisons qu'elle ignore, il ne répond pas. Alors, pour échapper à sa première déception, elle l'imagine dans la cuisine, préparant le petit-déjeuner avec des douceurs, qu'il aurait achetées à la boulangerie du quartier, comme il a l'habitude de le faire le week-end. Son nez ne flaire pourtant pas d'odeurs de viennoiseries ni de café, qui corroborent sa supputation. Un peu déçue, elle agrandit alors dans un effort incommensurable ses yeux, bordés des vapeurs de la nuit, pour s'empourprer d'un autre désir. Elle pense qu'il n'est pas loin et qu'il ne fait pas de bruit pour ne pas la déranger. Cherchant alors une raison plus ordinaire, elle se dit qu'il est peut-être dans la salle de bains, sous la douche. Nourrie par cette idée, elle décide enfin de se lever et de le retrouver après un bon café. Le soleil pâle s'immisce dans l'appartement à travers les interstices des volets intérieurs en bois et apporte une lumière tamisée.

Un calme ambiant lui donne la réplique. Mais, au premier abord, elle n'est pas perturbée. Elle prend son café seule, se fait quelques tartines de pain avec du beurre et de la confiture de mûres. Elle prend son temps, le temps de sortir complètement de son sommeil. Une fois son petit déjeuner terminé, elle réalise que dans l'appartement, il n'y a toujours aucun bruit, ce qui maintenant lui paraît un peu suspect. Et là, elle commence à ressentir un soupçon d'inquiétude.

Elle emprunte le couloir et se dirige vers la salle de bains. Elle ouvre la porte et remarque qu'il n'y a pas de vapeur sur les murs, ni sur le miroir, que sa serviette de bain n'est pas défectueuse et qu'il manque curieusement sa brosse à dents. Assez

vite, elle comprend que Paul n'est pas passé par la salle de bains. Du moins, c'est ce qu'elle suppose. Alors pour se rassurer ou éviter qu'une angoisse ne surgisse, elle fait rapidement un tour dans toutes les pièces : tout d'abord le salon où elle voit sur la table basse son verre de rhum vide, des miettes de gâteaux apéritifs, une boîte de pizza restée ouverte et le plaid bleu à moitié enroulé dans le canapé. Elle pénètre dans la deuxième pièce qui est utilisée comme chambre d'amis. À l'intérieur, on y trouve de tout : des livres qui sont entassés en vrac sur des étagères, des vêtements empilés dans des bacs, lesquels sont posés au sol un peu partout, des objets chinés dans des brocantes qui n'ont pas encore trouvé leur place, et une banquette-lit placée sous la fenêtre, qui sert de couchage pour l'occasion.

Après avoir fait le tour de l'appartement sans être repassée par leur chambre, elle réalise qu'il n'est vraiment pas là. Aucun indice ne lui permet de savoir où il est, ce qu'il fait ou ce qu'il a l'intention de faire. Sa petite voix lui dit pourtant qu'elle ne doit pas s'inquiéter. Elle se raisonne et pense alors, qu'il est parti faire une course urgente ou préparer une surprise qui flatterait ses sentiments. Cette version la séduit assez pour avoir envie à son tour de se préparer, histoire aussi de mettre en ordre son esprit et d'effacer définitivement les bribes d'une nuit difficile à dissiper.

Une heure passe, le silence règne dans l'appartement. On entend seuls ses pas qui craquent sur le parquet. Et Paul n'est toujours pas rentré. Il ne donne pas non plus de ses nouvelles, ce qui n'est pas normal. Soudain, la légèreté du moment commence à se déliter et le silence prenant tout l'espace, devient de plus en plus lourd. L'esprit contrarié, elle finit par exhiber des premiers signes d'impatience, voire d'agacement. Ne comprenant toujours pas ce qui se passe, elle décide alors de l'appeler sur son portable. Pourquoi n'y a-t-elle pas pensé avant ? Elle tombe directement sur la messagerie. Prise de court, elle raccroche. Elle ne s'attendait pas à entendre sa voix juste après la première sonnerie. Mais dans les secondes qui suivent, elle se ravise et le rappelle. Toujours la messagerie. Cette fois-ci, elle lui laisse sur un ton agacé, un message

maladroit, presque corrosif et cerné de reproches. Parce qu'elle ne supporte pas qu'il la laisse sans nouvelles, elle ne parvient pas à maîtriser ses émotions. Son absence inexpliquée et ce silence dans l'appartement la rendent folle et la réduisent à se conduire de façon complètement irrationnelle. Elle est dans un état d'inquiétude, lorsqu'elle réalise dans l'intimité de ses songes, qu'il lui est inenvisageable de vivre sans lui. L'absence de Paul, l'être aimé, prend soudain, trop d'ampleur et est ressenti comme une souffrance immense.

Après un court répit et au profit d'un changement d'humeur, elle confond ses sentiments profonds d'attachement à Paul pour ne se concentrer que sur lui, dans l'espoir d'atteindre un moment d'accalmie. Il monopolise alors toutes ses pensées, jusqu'à considérer un autre point de vue de la situation. Elle regrette déjà tout ce qu'elle lui a dit. Pourquoi a-t-elle réagi de façon frontale ? Elle n'aurait jamais dû tomber sous le coup de la colère. Elle ne se reconnaît pas. Poussée dans ses retranchements, elle fait raisonner sa propre angoisse, celle de le perdre, comme si sa vie en édifice pouvait s'écrouler sans crier gare. Comme si la vie était impossible, inutile sans lui. Pourquoi s'est-elle alors emportée ? Quelle mouche l'a piquée ? Au lieu de lui faire comprendre qu'elle était inquiète, il a fallu qu'elle soit maladroite, pire insupportable. Peut-être parce qu'elle ne peut se soumettre au fait, qu'il la laisse sans s'acquitter de lui dire pourquoi il n'est pas là. Cela ne lui ressemble pas. En dernière réflexion, elle se demande ce qu'il lui est arrivé.